

## *Constant MALVA*



Photo : A.M.L.

**Par Jean LACROIX**

1992

*Service du Livre Luxembourgeois*



**C'est quand on est seul qu'on voit mieux l'aspect sinistre de la mine, lieux de désolation et d'épouvante; où un silence de mort plane, où les ténèbres comme des draps funèbres vous enveloppent de toutes parts.**

**Quelquefois ce silence est rompu par la chute d'une pierre ou la plainte d'une bête qui cède sous la pression du terrain. Les bois brisés semblent des suppliciés qui se tordent en un tourment sans fin; certains de ces bois sont phosphorescents : dans l'ombre, on croirait voir des fantômes.»**

*(Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand, p. 51)*

**L'oeuvre de Malva est loin de la raideur documentaire. Elle va bien au-delà. Elle est, en effet, un espace de vérités qui fait s'écrouler les institutions mensongères des deux côtés de la barrière idéologique. À leur place, la dure réalité de l'exploité, jouet de ses maîtres multiples et souvent acteur de son propre drame.**

**Roger Bronckaerts**



## ***Biographie***

Alphonse Boulard est né dans le Borinage, à Quaregnon, le 9 octobre 1903, dans une famille où l'on est mineur de père en fils. Il sera l'aîné des survivants de dix enfants, dont quatre mourront en bas âge. Sa scolarité primaire à peine entamée, les Boulard s'installent à Quiévrechain (1911-1912). Son père se convertit au protestantisme. L'année suivante, Alphonse loge souvent chez ses grands-parents, auxquels il voue un véritable culte.

1914 : fuyant la guerre, ses parents se rendent à pied à Laon, et de là en Bretagne, où ils rejoignent l'oncle Fernand et son épouse. En 1915, son père se fait embaucher comme mineur à Barlin, dans le Pas-de-Calais. Alphonse retrouve l'école en 1916. Un instituteur l'initie au goût de la lecture, mais, à sa grande déception, il échoue au certificat d'études. Cette année-là, son oncle Fernand meurt, à 32 ans, épuisé par les travaux de la mine. Alphonse devient débardeur, hante les bouquinistes de Rouen, puis occupe un emploi de manoeuvre après émigration de la famille à Moulins. Il a la douleur de perdre son grand-père en 1917.

Le retour en Belgique s'effectue en 1919. À quinze ans et demi, Alphonse fait ses débuts à la mine, en qualité de manoeuvre, mais change de poste à plusieurs reprises. Attiré par le communisme, il s'inscrit au Parti en 1923. Il se marie en 1925 ; une fille, Georgette, naît la même année. Après l'exclusion des « trotskystes », dont Plisnier, au Congrès d'Anvers de 1928, il quitte le parti communiste, et adhère au Parti Socialiste Révolutionnaire, sans vraiment y militer.

Devenu ouvrier qualifié en 1929, il traverse une période de dépression. Il s'en ouvre à sa mère qui lui raconte l'histoire de sa vie. Il décide d'en faire un livre (il a déjà à son actif de brefs récits de fiction, non publiés). Une deuxième fille naît dans son foyer. En 1930, il collabore à la revue

*Le Rouge et Le Noir*. Romain Rolland, auquel il a envoyé son manuscrit, lui conseille de l'adresser à Jean Tousseul, qui l'oriente vers Barbusse. Celui-ci transmet le texte à Henry Poulaille, qui s'intéresse aux écrivains issus du peuple. ***Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*** paraît chez Valois, à Paris, en 1932. Bourlard s'est donné un pseudonyme : Malva (c'est le nom de son arrière grand-mère maternelle). Grâce à Poulaille, il entre en contact avec Francis André, Albert Ayguesparse et Pierre Hubermont. Il s'associe aux signataires du Manifeste de l'École prolétarienne.

Les années 30 sont marquées par une forte récession économique, des grèves, du chômage. Malva est conscient de la crise sociale. En 1934, il rencontre René Bonnet. Il est associé par Ayguesparse à la fondation du Front Littéraire de Gauche. Sa mère meurt à la fin de cette année-là. Le groupe surréaliste *Rupture* lui ouvre ses portes et il collabore à l'unique numéro de la revue *Le Mauvais Temps*. Jusqu'en 1940, il poursuit son labeur de la mine, en prenant de plus en plus conscience de la nécessité d'arrêter ce travail qu'il juge harassant et mal payé. Il écrit plusieurs récits, en publie, commence à tenir un journal (le futur ***Ma nuit au jour le jour***). Les groupes auxquels il a adhéré se disloquent.

À 37 ans, il quitte la mine. Le 10 mai 1940, c'est la guerre, et la misère. Faisant acte de foi de pacifiste, il occupe plusieurs emplois pour survivre : concierge, garde aux Chemins de Fer, veilleur de nuit... Il arrive à éviter la déportation en Allemagne. Il continue à écrire, entre autres des contes et des récits dans des revues que contrôlent des intellectuels proches de l'occupant allemand. À la Libération, il est inquiet comme collaborateur.

Dès 1945, il installe sa famille à Bruxelles, où il exerce divers emplois, celui d'homme à tout faire chez un bouquiniste, par exemple. En 1947, il croit enfin tenir la «reconnaissance» littéraire : Sartre publie dans *Les Temps Modernes* des extraits de ***Ma nuit au jour le jour***. Feu de paille. S'il publie, c'est souvent à compte d'auteur, ce qui n'arrange pas sa

situation financière. Il s'essaie sans succès en 1953 au Prix Renaudot (son «Journal» de la mine est enfin paru à Bruxelles, chez Maspéro, cette année-là). Il attend depuis quinze ans, et s'est peu à peu aigri. Une revue d'expression prolétarienne, *Le Musée du Soir*, accepte sa collaboration régulière à partir de 1954, année où paraît son unique et maladroit recueil de poèmes. Malgré des publications sporadiques, il entre peu à peu dans le silence. Sa santé se détériore. Dès 1960, son nom s'efface de la vie littéraire.

Atteint par la silicose qui a fait son oeuvre, il meurt le 15 mai 1969, dans son appartement de la rue Bonneels, à Saint- Josse-ten-Noode.





## ***Bibliographie***

- ***Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand***, Préface de Henri Barbusse. Librairie Valois, coll. *Cahiers bleus*, Paris, 1932 ; trois rééditions :
  - a) Nouvelle Revue Belgique, Bxl, 1944. Préface de Henry Poulaille ;
  - b) Plein Chant, Bassac, 1976 ;
  - c) Plein Chant, Bassac, 1979 (avec les préfaces de Barbusse et Poulaille).
- ***Un «Propr' à rien»***, Éditions Entre Nous, Paris-Nemours, 1936. Avec des notes sur Malva par René Bonnet.
- ***Borins***, Éditions des Cahiers de Rupture, Mons, 1937 ; réédition : *Rue des Usines*, n° 2-3, Bruxelles, 1979.
- ***Un ouvrier qui s'ennuie***, lettre-préface d'Eugène Porret, édition du Coq-qui-pond, Flénu, 1940 ; réédition : Slatkine, Genève-Paris, 1981. Suivi de ***Mon homme de coupe***.
- ***Un de la mine***, Préface d'Eugène Porret. Éditions Delachaux-Niestlé, Neufchâtel-Paris, 1942.
- ***Mon homme de coupe***, Édition Ignis, coll. *Le plaisir de lire*, Bruxelles, 1943 ; réédition : Slatkine, Genève-Paris, 1981, précédé d'***Un ouvrier qui s'ennuie***.
- ***Un mineur vous parle***, Éditions de la Concorde, coll. *La Roulotte*, Lausanne, 1948 ; réédition : Plein Chant, Bassac, 1985.
- ***Le Jambot***, Éditions du Frêne, Bruxelles, 1952 ; réédition : Éditions Jacques Antoine, coll. *Passé Présent* n° 26, Bruxelles, 1980.
- ***Ma nuit au jour le jour***, Éditions des Artistes, coll. *Terres et Visages*, Bruxelles, 1954 ; réédition : Librairie F. Maspéro, Paris, 1958.
- ***Mensuaires***, Poèmes. Éditions du Coq-qui-pond, Bruxelles, 1954.
- ***La passion selon Sainte-Marguerite***, Revue *Audace*, Bruxelles, volume 8, septembre 1955 réédition : dans ***Les conteurs de Wallonie***, tome 2, Anthologie, Éditions Labor, coll. *Espace Nord* N° 54, p. 99 à 106, Bruxelles, 1989.

Éditions posthumes :

- ***Vie de pauvres***, Plein Chant, Bassac, 1980. Avec une introduction de Jacques Cordier : *Constant Malva, mineur et écrivain*.
- ***Le Brasier***, Institut Jules Destrée, Charleroi, 1982 ; introduction et notes de Jacques Cordier.
- ***Correspondance***, 1931-1969. Éditions Labor-Nathan, coll. *Archives du futur*, Bruxelles, 1982. Édition établie et annotée par Yves Vasseur. Préface de Michel Ragon. Postface de Jean Puissant. Réédition : Éditions Labor, Bruxelles, 1985. Revue et augmentée.
- ***La nuit dans les yeux***, Éditions Labor-Nathan, coll. *Espace Nord*, n° 3, Bruxelles-Paris, 1983. Anthologie. Lecture de Daniel Blampain. Préface de Marcel Moreau.
- ***Choses et gens de la Bure et du Borinage***, Plein Chant, Bassac, 1985.
- ***Ramentevoir***. Éditions du Cerisier, Cuesmes, 1989. Introduction de Jacques Cordier : *Le voyage au bout de la nuit de Constant Malva*.

À consulter :

- Albert Ayguesparse : ***Henry Poulaille et le groupe des écrivains prolétariens de Belgique***, *Marginales*, n° 155 - 156, sept.-oct. 1973, p. 1 à 10.
- Michel Ragon : ***Histoire de la littérature prolétarienne en France***, Éditions Albin Michel, Paris, 1974.
- Jean de Meur : ***Constant Malva et la littérature prolétarienne***, *Les Cahiers du Groupe*, n° 8, 1974, p. 23 à 31.
- Jean-Pierre Canon : ***La nuit de Constant Malva***, *Hainaut- Tourisme*, n° 179, octobre 1976.
- Andréa Nève : ***Approche idéologique de l'oeuvre de Constant Malva***. Université Libre de Bruxelles, Mémoire en philologie romane, Bruxelles, 1978-1979.
- Jacques Cordier : ***Constant Malva, mineur et écrivain***, Plein Chant, Bassac, 1980.

- Michel Gheude : *Le mineur et les poètes*. Surréalistes en Hainaut, 1935-1942, catalogue, Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, 1980, p. 87 à 97.
- Roger Bronckaerts : Auteurs du passé. *Constant Malva. 4 Millions* 4, n° 289, 21.8.1980, p. 15 à 18.
- Robert Frickx et Raymond Trousson : *Lettres Françaises de Belgique. Dictionnaire des oeuvres*, Tome I. *Le roman*, Éditions Duculot, Paris-Gembloux, 1988, pages 240 et 262.

N.B. : Il existe plusieurs inédits de Malva.



## ***Texte et analyse***

*Quand on dit bague ou enfer au sujet de la mine, on croit que c'est de la littérature. Eh bien, non : décor lugubre, air vicié ; le travail, la marche, tout y est pénible, malaisé ; il y a aussi cette atmosphère morale. On ne se rendra jamais bien compte du triste sort de l'ouvrier mineur.*

*Je m'en fus donc le troisième jour, sans avoir, pour ainsi dire, dormi. On m'envoya, cette fois, enlever du matériel et charger des déblais par des galeries et une taille très basses. Et toujours le brouillard de poussière. J'avais plus ou moins tenu le coup moralement mais, à deux reprises, je me sentis malade ; j'avais des palpitations ; je craignis de m'évanouir. Alors, ce fut la débandade. Et je me dis : « Maintenant, ma résolution est prise, bien prise, c'est ma dernière journée. J'ai tellement la mine en horreur que, si on me promettait la meilleure place (plutôt la moins mauvaise), je n'en voudrais même plus. Limitons les dégâts, s'il en est temps encore. Faire six mois d'en-fer, m'abîmer davantage la santé en vue d'une pension dont je ne profiterais pas. Eh bien, non ! Vivons tant que nous le pouvons et comme nous le pouvons. Même si c'est dans la gêne. Ai-je jamais connu autre chose que la misère et les échecs ? Pourquoi vouloir exiger du sort plus qu'il ne m'est accordé ? »*

*Et voilà comment, après être descendu aux enfers, le troisième jour, je suis ressuscité d'entre les morts.*

***(La passion selon Sainte-Marguerite,  
Audace, sept. 1955, p. 92.)***

L'extrait provient d'un court récit de cinq pages, paru en revue, récemment réédité dans une anthologie des ***Conteurs de Wallonie***, tome 2 (Labor, 1989). Il s'agit d'un écrit exemplaire et significatif de toute l'oeuvre de Malva. Il se base exclusivement sur un témoignage personnel et authentique.

L'auteur a dû se résigner à retourner au fond de la mine, pour obtenir les six mois de prestations indispensables à l'octroi d'une pension complète. Il est en plein désarroi.

Dans notre extrait, le récit touche à sa fin. Malva a vécu péniblement les deux premiers jours. Blessé par un compagnonnage qu'il juge rude et grossier, tenaillé par la peur et la fatigue, il n'a pas dormi la nuit précédente. La mine est décrite comme une prison, et le terme *enfer* est utilisé à trois reprises en quelques lignes, pour appuyer le sentiment négatif. Il y a effet d'assimilation entre les situations morale et physique, toutes deux source d'enfermement. Le but recherché, c'est de faire éprouver au lecteur la douleur et l'abattement du travailleur.

Malva raconte trois jours passés dans la mine, au lieu dit Sainte-Marguerite. Il s'agit certainement, selon une lettre à Julien Segnaire datée du 7 juillet 1955, de l'expérience faite à Ressaix, en janvier de la même année. Des commentateurs se sont posés la question de savoir si ces trois jours ne recouvrent pas une période plus longue, Malva ayant opté pour la condensation, en un laps de temps ramassé, de plusieurs retours dans la mine. Personnellement, j'inclinerais volontiers pour la réalité de trois jours, en me basant sur un inédit repris dans *Choses et Gens de la Bure et du Borinage* (Plein Chant, Bassac, 1985). Cet inédit, intitulé *Les cent cinquante jours* résume en son début, et en deux phrases, la fin de notre extrait. Mais peu importe. Aux yeux du lecteur, seule doit compter la capacité de l'auteur à situer dans un espace-temps réduit le condensé de son drame vécu. Dans ce lieu fermé, la seule ouverture possible est le retour à la surface et à la lumière. Dans cet enclos de solidarité que devrait être la mine, Malva retrouve son propre isolement, renforcé par la souffrance physique. Il aboutit à une contradiction fondamentale. Quitter, c'est accepter de vivre de manière encore plus difficile. Rester, c'est mourir à petites doses. Dans l'esprit de l'auteur, lieu et temps vont se confondre de manière expéditive. La brièveté des lignes accordées à l'expérience du troisième jour débouche sur une résolution immédiate. Le discours intérieur s'exprime en corrélation avec les deux dimensions. Le lieu est rejeté avec force : *il ne voudrait même pas la place la moins mauvaise*. Quant au temps, son actualité et les avantages qu'il peut procurer à long terme sont anéantis. Il faut vivre, *en limitant les dégâts, même dans la gêne*.

La conclusion ouvre des perspectives désabusées sur la condition existentielle de l'homme en constant état d'échec et de pauvreté. La résignation est au bout. C'est la fin de l'expérience, des exigences. Cette résurrection sonne le glas des espoirs de Malva. Il ne sait pas encore qu'il vient de signer, presque en même temps que son adieu à la mine, son adieu à la littérature. Pendant les quinze années qui suivront, il ne produira plus que des articles sans grande signification. Sa vie est derrière lui, et son apothéose n'est pas glorieuse.

Nous savons donc que cet abandon du monde du travail prend l'ampleur d'un testament tragique, à la dimension symbolique. La comparaison entre la valeur documentaire et la réalité vécue mène à une réflexion. Le témoignage n'est vraiment authentique que lorsque l'homme peut oublier l'aliénation des conditionnements, même au prix de grandes souffrances. Il ne s'agit pas d'éviter le conditionnement, mais d'en extraire ce qui est essentiel pour la personnalité profonde et l'intégration dans la société. Comment agir par soi-même, tant que tout ce qui peut aliéner n'a pas été rejeté ?

Malva n'arrive pas à transformer ses contradictions en tensions créatrices. À force de perdre le sens de la nécessité collective, il se coupe de ses compagnons. Sa libération est personnelle et devient synonyme d'une terrible contradiction. Mené à un paroxysme d'émotions et de conflits intérieurs, il ne peut transposer ses passions dans la fiction pure. La seule fois où il tentera de le faire, dans *Le Jambot*, il se servira d'artifices qui ne convainquent pas. La nuit vécue dans le ventre de la terre ne fait que renforcer la contradiction. Malva *reste viscéralement attaché à l'acte de la parole. Dire plutôt qu'écrire*, dit Marc Blampain dans sa lecture de *La nuit dans les yeux*. Voilà le danger du témoignage authentique, qui tourne sur lui-même. Enfermé dans son cercle vicieux, Malva ne retrouve que son propre isolement et la plainte de ses échecs. Reste la haute valeur documentaire, celle de la réalité qu'il faut fuir, coûte que coûte.

Comme Paul Aron le fait remarquer avec pertinence, dans *Conteurs de Wallonie*, il y a un étonnant côté « chrétien » dans ce récit de Malva. Nous assistons à une passion, à un calvaire et à une résurrection. Les

conditions du travail dans la mine et l'effet de descente et de remontée facilitent la métaphore. Mais la comparaison n'est-elle pas hasardeuse ? En plaçant sa venue aux enfers sous le signe de la nécessité financière, l'auteur lui a enlevé sa valeur « mystique ». S'il y a gagné en intérêt dans la narration, il ne nous apporte pas la sensation du salut. À l'inverse d'une résurrection chrétienne, sa libération est une défaite devant la vie. En décidant abruptement de *vivre en surface*, lui seul ressuscite d'entre les morts. Son extraction de la nuit est une résignation définitive devant l'inéluctable roue du destin. Il laisse ses compagnons au fond, il les abandonne à leur triste destinée. Sa délivrance n'est en rien un signe d'espoir, elle est l'aboutissement amer d'une solitude qui commence vraiment. Toute dimension collective en est exclue, elle n'est même pas envisageable.

Ce récit poignant, qui résume toute la détresse d'un homme, montre aussi les qualités de l'écrivain, qui a toujours été à l'aise dans les textes de petites dimensions. On a dit souvent que Malva avait plus le sens de l'observation que de l'imagination, plus de talent de chroniqueur que de capacité d'approfondissement. Dans les *Cahiers du groupe* (n° 8, 1974), Jean de Meur a même avancé : *L'oeuvre de Malva semble réunir tous les défauts que l'on pouvait craindre d'une littérature dépendant de « la couleur des mains que peut montrer l'auteur », comme l'écrivait Charles Plisnier*. Terrible avis, qui passe, à mon sens, à côté de l'essentiel. Les livres de Malva doivent être considérés comme une partie douloureuse de l'histoire de la détresse humaine.

Reste à affronter de face l'affirmation souvent reprise : Malva n'a pas de style, a-t-on dit. Notre extrait nous permet de découvrir d'indéniables qualités dans l'exercice du récit court et descriptif, dont la brièveté rassurait sans doute l'auteur. Le cadre est bien défini : décor lugubre, air vicié, pénibilité du travail et de la marche, atmosphère morale en rapport avec l'insupportable aspect des lieux. Les touches répétées, assénées entre points et virgules, la redondance du mot enfer aident le lecteur à ressentir l'abattement du travailleur. L'utilisation du texte parlé augmente la force de l'émotion. Malva assure son effet de « débandade » en réduisant l'action du troisième jour à quelques traits qui atteignent leur but (*je me*



*sentis malade, j'avais des palpitations, je craignais de m'évanouir). Son langage direct séduit, parce qu'il correspond à une réalité vécue, sincère, profondément émouvante. Marcel Moreau le dit excellemment dans sa préface de **La nuit dans les yeux** : L'exceptionnel, chez Malva, c'est sa remontée des abîmes, à coups de mots. Un silence est brisé, quelque part dans la conscience exténuée des mineurs. De l'expérience des entrailles au moyen de la divulguer, il y a loin. Malva et son verbe nous rapprochent du pire. Ils témoignent d'une vie qui n'est pas, et n'a jamais pu être, comme les autres.*

## **Choix de textes**

*Je suis obligé d'abandonner le travail. J'ai essayé de résister pendant plusieurs jours. Maintenant, c'est fini, je n'en peux plus ; il faut absolument que je prenne un repos. Mes furoncles se multiplient ; j'en ai dans une narine qui me fait souffrir et me donne de la fièvre. Je lâche tout. Tant pis pour les dettes qui restent à liquider, pour le costume que j'ai commandé, pour le voyage à Paris auquel j'aspire depuis des mois. Tant pis... Malgré ma meilleure volonté, je cède à la chaleur. Je viens de relire *Germinal*. C'est le meilleur ouvrage qu'on ait fait jusqu'à ce jour sur la mine et les mineurs. Et on n'en fera sans doute jamais de meilleur. Certains détails techniques du métier du charbon sont si précis qu'on en arrive à se demander si l'auteur n'a pas travaillé lui-même au fond. En tout cas, depuis la recette jusqu'à front de taille, rien ne lui échappe. Zola a tout dit. La rude vie du mineur, les dangers, les catastrophes. La vie des ménages, leurs courtes joies, la misère supportée avec plus ou moins de résignation ; la rapacité, l'incompréhension des chefs qui déchaîne la révolte.*

**(Ma nuit au jour le jour, p. 172)**

### **À la mine, l'accident peut être « banal »...**

*Edmond était un exalté. Je me représente les choses comme elles peuvent s'être passées. On avait sonné au fond pour la surface. Edmond arrive pressé. Il lui faut remonter pour une chose ou l'autre. Il s'approche de la cage et dit :*

*- Peut-on monter ?*

*Le taqueur lui répond :*

*- Non, j'ai sonné.*

*La cage ne bouge pas. Edmond s'impatiente : il est pressé. Il se dit : « Je vais passer au vol : ce serait bien le diable si... »*

*Il s'avance. Une partie de son corps est déjà dans la cage, l'autre encore sur le poli. La cage se soulève. Couic. Son affaire est faite. Accident banal. Ma journée est finie. Je vais voir un ami, le poète Dumont. Je pense à Edmond. Dire qu'il est mort, pauvre diable. Il est mort, lui, et moi je vis, je vois, je marche. Je vais chez Dumont. Je passerai là des heures agréables à parler art, amour, humain, à parler de la vie. Edmond est mort. Je le vois étendu sous le suaire. Les visiteurs se suivent. Sa femme, les yeux rouges d'avoir trop pleuré, les mène près du lit. Elle lève le voile, et d'une voix que les sanglots étouffent :*

*— Voilà, Edmond. Voilà ce qui reste de lui, lui qui était si beau, si fort, si vivant. Et elle se remet à pleurer.*

**(Ma nuit au jour le jour, p. 73-74)**

### **Souffrances, espoirs, lucidité...**

*Ce que je crains le plus vient peu à peu mais implacablement ; je souffre des voies respiratoires. Mes bronches sont mal en point et, la nuit, j'ai des crises d'asthme longues et pénibles. La dernière me prit après minuit et ne me lâcha que tard dans la nuit suivante. Le matin, je voulus sortir pour me rendre au docteur, impossible. Tous les dix pas je devais m'arrêter, essoufflé, finalement je rebroussai chemin. Quelle déchéance !*

*Mais comment en sortir ?*

*Une question se pose : quitter la mine. Continuer à m'y rendre, c'est me suicider, c'est me condamner à l'étouffement. Mais que faire et où aller ? Ainsi que le disait mon ami Porret, je ne suis pas à ma place dans la mine, c'est comme si j'étais égaré. Je crois bien même que je ne suis à ma place nulle part. Je ne suis pas de ce monde.*

*Pourtant si l'on voulait m'employer, il y a sûrement des choses auxquelles je suis apte, mais quoi et à qui m'adresser ? Si je savais où mettre la main. Je ne connais personne et personne ne me connaît. Ce qui me fait rager, c'est qu'après ma mort, la Société et particulièrement la Culture reconnaîtront n'avoir pas agi généreusement à mon égard. Si l'on avait su, dira-t-on. Il sera trop tard.*

*Si les hommes ont quelque utilité, on ne doit pas les laisser mourir. Et je me crois plus utile aux hommes que beaucoup d'autres, en ne travaillant plus à la mine. J'ai pris là tout ce que j'avais à y prendre ; en y restant, je ne vais plus que perdre constamment et rapidement. Je suis utile aux hommes en ce sens que je les remets à leur place, je les déshabille, je leur enlève leurs oripeaux avec lesquels ils ont tant de plaisir à se travestir ; je leur enlève les couches de couleurs qui les camouflent. Je réhabilite l'homme. En le stigmatisant dans ce qu'il a de dangereusement ridicule, je lui montre ce qu'il est et à quoi il peut accéder. Je sauve l'homme. Quelle présomption ! dira-t-on. Et pour qui se prend-il ? Pour un homme, rien qu'un homme. Ce n'est pas difficile de l'être et, pourtant, bien peu le sont. Enfin j'ai ce mérite d'être un homme vrai. Et l'on ne devrait pas me laisser mourir pour la simple raison que l'espèce devient rare. Et, qu'en mourant, il n'y a pas que moi qui se perd, mais on m'empêche d'en sauver d'autres. Quel orgueil, hein !*

*Oui, je ne rougis pas de mon orgueil. Je suis fier d'être un homme vrai et je le proclame avant de mourir.*

**(Un ouvrier qui s'ennuie, p. 37-39)**

### **Contradictions, réalisme...**

*Ceux qui me liront pourraient dire que je me contredis d'une page à l'autre. Ici je magnifie l'homme, là je le méprise ; ici je remercie la Providence de m'avoir fait tel que je suis, là je ne cesse d'exhaler des plaintes sur mon sort. Qu'on me comprenne. J'admire l'homme, l'homme véritable, cet être raisonnable composé d'un corps et d'une âme, mais je méprise l'animal qui a pris le titre d'homme. J'aime la vie mais je déplore celle qui m'est faite. Ma vie jusqu'à ce jour n'a été qu'une longue période de brume avec, par intervalle, des éclaircies. Elle pourrait, elle devrait toujours être claire. La lumière intérieure ne suffit pas, j'aspire après le soleil et je le dis.*

**(Un ouvrier qui s'ennuie, p. 112)**

*J'attends les résultats d'un concours littéraire auquel je suis candidat. Si j'avais ce prix, je serais sinon sauvé du moins déchargé d'un fameux poids. Mais cela ne se fera pas. Ce serait trop beau, ce serait contraire aux lois de la fatalité ; que dis-je, aux lois purement naturelles qui veulent que le faible soit impitoyablement écrasé. Car si l'on prend prétexte de mes fautes de syntaxe, si l'on me fait un procès de la gaucherie de mon style, dans le fond, on m'apporte simplement la preuve de mon assertion. On ne me demande pas d'être vrai mais d'être apte, d'observer les règles de la société.*

**(Un ouvrier qui s'ennuie, p. 115)**

### **La condition ouvrière**

*Certains riches disent que les ouvriers sont moins mal-heureux qu'on l'affirme. « Quand ils ont fait leur petite journée, ils s'en retournent chez eux sans plus de souci tandis que nous, toujours sur la brèche, nous luttons nuit et jour et n'avons jamais une seconde de repos, de tranquillité. »*

*On nous oppose aussi aux oisifs, on dit que, contrairement à leur vie faisandée, à leur vie trouble, la nôtre est simple et saine et que nous échappons ainsi à mille tourments, à quantité de maux physiques et moraux.*

*Tout est relatif en ce monde. Le bourgeois a des soucis mais l'ouvrier en a bien plus que n'importe qui. D'abord, il a l'obsédant souci de la croûte de pain ; demain y aura-t-il quelque chose sur la table ?*

*Nous n'avons pas à songer si nous vaincrons tel et tel concurrents, si nous ferons tant et tant de bénéfices ; mais si tel et tel créanciers ne vont pas nous assigner. Nous n'avons pas à craindre la ruine, puisque nous ne possédons rien, non, mais nous tremblons pour notre emploi. Et avec notre paie insuffisante que de science nous employons sans jamais parvenir à joindre les deux bouts ; que de trésors d'habileté nous déployons pour partager un sou en quatre et partager chaque morceau encore une fois en quatre ; que de ruses diplomatiques, que de génie pour*

*contracter un nouvel emprunt qui nous permettra d'en rembourser un ou plusieurs anciens qui n'ont que trop duré. Voilà pour les affaires.*

*Quant aux maladies, pour nous, les ouvriers, il y a d'abord celles inhérentes à notre profession : la tuberculose principalement. Mais nous souffrons également de l'estomac, des intestins et de tous les autres organes parce que les machines nous détraquent le corps. Même la neurasthénie, qu'on croyait n'être que la maladie des riches, nous atteint, parce que nous avons hérité des tares de nos parents abrutis par le travail et par l'alcool. Nous sommes des dégénérés.*

*Les riches ont un énorme avantage sur nous : quand ils souffrent des nerfs, du foie ou du poumon, ils peuvent faire une cure. Nous, bien souvent, nous n'y allons que pour mourir.*

**(Mon homme de coupe, p. 32-33)**

### ***Je suis sensible de nature...***

*Il y a ainsi toutes sortes de liens qui vous tiennent attachés à la mine. À la surface des charbonnages, il y a de jeunes ouvrières ; on les voit quelques minutes avant la descente et à la remonte ; on s'éprend de l'une d'elles ; quand on souffre au fond de la mine, on se dit : « Je la verrai bientôt ». On courtise cette fille, on l'épouse, on fonde un foyer. On pense qu'on fera mieux que les parents qui ont vécu plus ou moins misérablement ; la misère vient avec les enfants. On reste d'autant plus à la mine que les salaires sont relativement supérieurs à ceux des autres industries. On est rivé cette fois à la mine.*

*Je suis très sensible de nature. Et cette sensibilité s'était davantage aiguïlée, avivée par mes lectures. Je ressentais bien mieux les injustices : ma propre exploitation, celle des autres, jeunes et vieux, et, surtout, le martyre des chevaux du fond.*

*Parfois je me disais : « Tout cela ne sera donc jamais révélé ? » Révolté, je m'insurgeai contre les patrons et m'attirai leur hostilité, et aussi celle de certains de mes compagnons de travail auxquels je*

*reprochais trop de passivité. Je me lançai à corps perdu dans la politique et adhérerai aux partis d'extrême-gauche. Je devins l'objet de l'inimitié des dirigeants syndicaux, des aspirants dirigeants et de tous les suiveurs que je trouvais trop tièdes. Comme j'ai toujours été dans la minorité, j'avais d'autant plus d'adversaires. Je me faisais haïr partout, jusque dans mon plus proche entourage. C'était comme une contradiction du sort : je suis très affectueux de nature et j'aurais voulu communier avec tous les hommes. J'étais de plus en plus solitaire. Or, il n'est rien de plus déprimant que la solitude dans la multitude ; je tombai de la mélancolie dans la neurasthénie, et si je ne me suis pas donné la mort, c'est parce que, d'une part, je n'en avais pas le courage, et d'autre part, il me semblait, confusément, que j'avais une mission à remplir.*

**(Un mineur vous parle, p. 90-91)**

### **Le Jambot**

*À l'armée, comme partout ailleurs, le Jambot se fit remarquer tout de suite. Que ce fût au manège, à la gymnastique ou au tir, il était supérieur aux autres. Un jour, un ancien, ayant fait une prouesse, invita, goguenard, les bleus à l'égaliser. Ce fut le Jambot qui se présenta. Non seulement il réalisa cet exploit, mais il en fit d'autres où l'ancien échoua. À dater de ce jour, il eut l'estime de ses camarades et de ses chefs. Et, quand ces derniers avaient besoin d'un sujet d'élite pour quelque compétition, c'était toujours lui qui était choisi. Il eut aussi des congés supplémentaires. Alors il s'empressait d'écrire à son bon Sot de beau-frère, le priant de courir porter la lettre à Flore à qui il fixait rendez-vous. Les retours lui furent encore facilités parce que son régiment, ou une partie du moins, vint prendre garnison à Liège. C'est là, dans une salle de danse, qu'il fit connaissance de Lise. S'il n'avait pas tant aimé la Crollée, sa vie aurait pu changer du tout au tout. Les parents de Lise, fille unique, étaient riches, en tout cas fort aisés : ils possédaient, entre autres propriétés, un magnifique hôtel-restaurant. Le Jambot ne*

*toucha plus au manger de la caserne et il lui arriva de coucher à l'hôtel. Ses rapports avec Lise ne furent pas que platoniques. Cependant, il fut loyal envers elle. Il lui avait dit qu'une maîtresse, de qui il ne pourrait jamais se séparer, l'attendait au village. Cela n'empêcha pas la jeune fille de l'aimer follement. Elle revint même une fois chez lui avec ses parents. Le Jambot dut avertir le Sot de son retour et le prier de n'en rien dire à Flore. Il repartit sans l'avoir revue afin d'éviter des complications. Il s'en maudit pendant longtemps. Coucher avec une autre, tant qu'il était loin, il jugeait cela normal, mais revenir et repartir à l'insu de sa maîtresse, il considérait cela comme la pire des trahisons. Au congé suivant, quand il la revit si aimante, si confiante, il en eut le coeur meurtri. Le Jambot eût donc pu avoir son avenir assuré et se retirer des fosses. Plus, il eut à se défendre des sermons des siens et des supplications de sa maîtresse de garnison. Flore sut tout cela plus tard. Et tout en étant vexée, peinée de l'infidélité de son amant, elle eut aussi la fierté et la joie de se savoir si fortement aimée.*

**(Le Jambot, p. 74)**

### **Heureux...ou résigné ?**

— *Eh bien, moi, je vis ma vie végétative tant bien que mal, disons même par rapport à mon état, plutôt bien. Mon organisme à moi, c'est comme un index ; il m'avertit quand je passe la limite, alors je stoppe. Je peux faire à peu près tout ce que je veux – pas de la course à pied, bien entendu – je mange, je bois, je fume ; je me saoule même à l'occasion. Que pourrais-je demander davantage ? Mes besoins deviennent de plus en plus modestes. Je n'ai plus envie d'aller ni à la Côte d'Azur, ni aux Iles Baléares. Je me contente de ma vie végétative dans mon quartier qui, avec sa succession de squares, de pièces d'eau, d'arbres, de fleurs et de statues, est un des plus charmants de Bruxelles. J'en sais qui, à plusieurs points de vue, sont bien moins heureux que moi. Encore qu'on puisse discuter sur la notion du bonheur.*



*Léona :*

*— Le fait de n'être pas malheureux, c'est être heureux. Je sais qu'on a ses petits bobos. Mais si l'on vivait toujours ainsi, peut-on demander mieux au Bon Dieu ?*

*Rousseau :*

*— Je ne suis ni heureux ni malheureux. Je vais à la soirée chez des copains ; au spectacle, au concert, quand par l'un ou par l'autre, j'ai une invitation gratuite. Et le soir, je dis en me couchant : « En voilà encore une dans la poêle ». Je parie qu'il en est qui envient ma vie végétative.*

**(Ramentevoir, p. 59-60)**



## Synthèse

*Il est peut-être plus important de connaître Malva que de vouloir le reconnaître à tout prix... (1)*

La lecture que j'ai faite pour ce dossier m'avait amené à la même conclusion. Les différentes rééditions entreprises, même si elles ne peuvent être considérées comme de la grande diffusion, me paraissent utiles à la connaissance d'un écrivain, dont l'authenticité du témoignage constitue l'apport principal. Mais un article de *Libération Spécial* tout récent (mars 1992), signé Antoine de Gaudemar, m'incite à l'inquiétude. Le critique présente un livre d'Augustin Viseux, ***Mineur de fond*** (2) et écrit ceci : *l'histoire de sa vie, Mineur de fond, constitue, un siècle après Germinal, le premier grand témoignage sur le monde de la mine.* L'auteur de cette analyse ne peut pas ignorer qu'il a existé une littérature d'essence prolétarienne et que, parmi les représentants de celle-ci, il y eut Constant Malva, dont tout l'oeuvre (à l'exception d'un roman) est une description réaliste du milieu minier, avec ses joies et ses peines. Faut-il en tirer la conclusion que, comme de son vivant, Malva sera toujours « dans l'ombre » et que ses écrits resteront en retrait, en marge ? Tout l'effort entrepris pour mettre en lumière ses descriptions d'un monde presque révolu, et qui paraît déjà si lointain, n'aura-t-il servi qu'à peu d'audience, en fin de compte ? Le constater, c'est mettre en évidence la caractéristique première de cette production spécifique : la contradiction, l'ambiguïté... Cette caractéristique subsistera-t-elle toujours ? C'est en y apportant une réponse claire, mais circonstanciée, que je voudrais synthétiser la présente approche.

---

1. Daniel Blampain : ***La nuit dans les yeux***, p. 150.

2. Plon, 1991. Par ailleurs un remarquable témoignage d'un homme qui, comme Malva, a connu le travail du fond de la mine.

La signature qu'appose Malva, en 1932, au Manifeste de l'école prolétarienne, coïncide avec la publication de son premier livre (3), qu'il doit à l'opiniâtreté d'Henry Poulaille, et avec la rencontre d'Albert Ayguesparse. Les querelles d'opinion qui feront s'opposer les « théoriciens » du mouvement ont tendance à l'irriter. Et il se démarque des enjeux d'idées. Pour lui, une chose importe : échapper au monde de la mine, à cet univers qui est occupé à le détruire, pour faire oeuvre d'écrivain. Il a sa propre conception : *Écrire la vie du peuple telle qu'elle est, sans fard, sans diminuer ni augmenter la valeur des faits. La vie réelle comporte assez d'enseignement pour que le lecteur puisse en tirer lui-même les conclusions. Il comprendra que sa vie est comparable à celle de tous ses camarades et, partant, la nécessité d'un régime nouveau. Tandis que si à chaque page vous prêchez la révolution, il se lassera et jettera le livre en disant : toujours la même chose* (4).

Dans les extraits des pages précédentes, apparaissent deux constantes : Malva (il a bien choisi son patronyme !) est un homme qui souffre de sa condition de travail – la mine le tue peu à peu, physiquement et moralement –, mais qui va aussi découvrir progressivement que le statut revendiqué d'écrivain ne mène à rien. Très vite, il se voit pris entre deux feux : il n'a pas sa place dans le système ouvrier (mais sans lui, il ne vit financièrement qu'avec peine), et il n'a pas sa place non plus en dehors de ce milieu. Le monde de la littérature n'est pas fait pour lui. On dénigra la gaucherie de son style, la « facilité » de celui-ci, la simplicité des situations. Alors qu'il se défend de dire la vérité, c'est peut-être celle-ci qu'on lui reproche. Aujourd'hui, avec le recul du temps, c'est au contraire ce qui nous permet d'apprécier la valeur de son témoignage. *Il est bien vrai que Malva ne nous transporte pas. Son oeuvre pèse sur nos*

---

3. *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand.*

4. *Correspondance*, Lettre à Henry Poulaille du 11 janvier 1932.

*épaules du poids du fardeau qui écrase les exploités dont les yeux se sont ouverts et dont les langues ne peuvent plus se taire (5).*

Aigri très vite, trop tôt pour élaborer une philosophie, ou une idéologie de changement du contexte minier, il se sentira de plus en plus étranger au monde du travail. Ses compagnons subiront son individualisme excessif et certaines pages où il analyse les réactions autour de lui sont significatives : *la solitude dans la multitude*, Malva l'aura vécue douloureusement.

Vue globalement, son oeuvre inspire une sympathie immédiate, parce qu'elle révèle une sensibilité en proie aux contradictions. Ses déclarations de foi en l'homme ne sonnent pas faux. Mais elles sont trop entachées d'une expérience personnelle négative pour ne pas être atteintes souvent de morbidité. Quand il affirme que les lois de la nature veulent que le faible soit écrasé, c'est avec la résignation d'un homme en proie au découragement. Le malheur peut devenir une habitude. Malva s'y est refusé, mais n'a jamais compris que son orgueil, sur lequel il a si bien insisté lui-même, était la simple confirmation de cette résignation; il aurait pu utiliser cette arme pour que l'art venge la vie, mais il était empreint d'un pessimisme fondamental qui l'en empêcha, irrémédiablement.

On ne peut éviter de parler de Zola, en se demandant si une filiation, même imprécise, existe. Malva considère que *Germinal est le meilleur ouvrage fait jusqu'à ce jour sur la mine et les mineurs... rien ne lui échappe. Zola a tout dit (6).*

Ce réquisitoire du XIXe siècle relève de l'épopée, de l'idéalisation, du mythe. Il rend les passions exacerbées, joue avec un art consommé des situations intimes ou des conflits de personnes ou de situations pour

---

5. Roger Bronckaerts, *Constant Malva, 4 Millions 4*, 21.08. 1980.

6. *Ma nuit au jour le jour*, p. 172.

développer une thèse. Il veut indigner. Très engagé, Zola en fait un manifeste de combat. S'il est allé courageusement jusqu'au fond de la mine pour *se rendre compte*, il l'a fait en spectateur d'une réalité qu'il ne partageait pas socialement. La puissance de son talent a fait le reste. *Germinal* est une oeuvre en marche. Les livres de Malva, par contre, donnent l'impression d'un homme qui n'avance plus. Il n'exalte pas ses personnages (lui-même la plupart du temps), mais se contente d'une simple description, amère, réaliste. Il aurait pu devenir la conscience critique de la mine, mais il se met en rupture de classe. En rejetant la faute sur ses compagnons, fatigué par leur fatalisme, Malva se démarque. Plus d'autre espoir que la fuite, dès lors. Il s'oblige à jouer un rôle impossible et en tentant l'aventure littéraire, il accentuera sa rancoeur. La filiation Zola-Malva est un leurre. Ce n'est pas l'évocation d'un même milieu de vie qui permettrait de créer un lien illusoire. Dans les buts, les deux auteurs diffèrent. Zola a noirci des tableaux pour soutenir une thèse, Malva a dépeint une réalité. Son combat est personnel (s'en sortir à tout prix) et s'oppose à celui de l'auteur de *Germinal* qui veut sensibiliser l'opinion publique et choquer les esprits.

Même s'il a souvent affirmé le contraire, Malva devait se rendre compte qu'il n'aurait pas, de son vivant, l'audience recherchée. Les dix dernières années de sa vie, dans un silence presque total, indiquent que la résignation l'avait envahi définitivement. Mais il sentait confusément que justice ne lui était pas rendue. Il écrivait en 1968 :

*On ne parle peut-être pas beaucoup de moi dans le milieu littéraire, il est possible même qu'on m'ait totalement oublié. Mais je peux vous dire une chose, Monsieur le Ministre, c'est qu'il en est beaucoup qui brillent maintenant et que, quand ils seront éteints, moi, à l'occasion, je me rallumerai. Parce que si je n'écris plus, ou si j'écris très peu, ce que j'ai fait subsistera pour la simple raison que mes oeuvres (la plupart du moins) sont des documents dont on devra tenir compte, plus, qu'on devra consulter quand on étudiera la vie de la classe ouvrière des mines dans la première moitié de notre siècle (7).*

---

7. *Correspondance*, lettre au Ministre Pierre Wigny, 12 avril 1968.

Il ne faudrait pas que l'engouement suscité par la redécouverte des textes de Malva s'éteigne. S'il n'a pas pu être la conscience de sa classe (mais je pense qu'il n'en avait pas le charisme), Malva reste un témoin essentiel de notre histoire sociale. Ce seul titre justifie son existence d'écrivain.

Il me reste à aborder une importante question fréquemment soulevée : Malva avait-il un style ?

On a souligné, avec raison, qu'il utilisait un langage direct, sans images symboliques, avec des phrases courtes, où les points et les virgules abondent. Malva savait qu'il avait des « limites » de style et il n'hésita pas, humblement, à faire réviser certains de ses textes, tant il avait le souci de la nécessité que ses récits « collent » avec la grammaire. Oserai-je dire que cela importe peu ? L'authenticité qui se dégage de ses livres, le plaisir de découvrir un homme en action, la compassion qu'il éveille chez le lecteur compensent certaines petites irritations inévitables, quand il se lance dans des considérations philosophiques ou politiques ; celles-ci sonnent faux, pas la description de sa souffrance.

La lecture du *Jambot* est une expérience surprenante. Dans ce seul roman d'imagination, qui n'a pour originalité que de situer les amours d'un Tristan de province, la recherche pour l'amélioration du style étonne. L'extrait que j'ai choisi pour illustrer cet ouvrage indique une recherche plus grande, et c'est la concision des idées, si souvent reprochée, qui fait ici l'intérêt du récit. Malva y a introduit maintes expressions du patois borain, avec bonheur, comme il le fait dans un texte réédité par l'Institut Destrée, *Le Brasier*. Tous ceux pour qui l'essence même d'une région se retrouve dans l'utilisation littéraire, à des fins de survivance, y trouveront un plaisir intense.

*Un homme qui n'avance plus...* l'image me paraît très suggestive. Malva est remonté de l'abîme pour voir la lumière et se faire une place au soleil. Il n'a pas réussi sa conversion, qui était un défi à la réalité.

Il a mis en évidence, dans *Ramentevoir*, ce qu'il appelait les bienfaits de *sa vie végétative*. Autre effet de la résignation ? À plusieurs reprises, Malva disait que son attitude pouvait être prise pour de l'orgueil. Sur ce point, je laisserai à Louis Scutenaire le mot de la fin : *Pourquoi lui a-t-on fait croire qu'il est orgueilleux, alors qu'il est déchiré, que sa modestie est telle qu'il veut aller vers vous ? C'est un homme angoissé, curieux, qui parle franc, soucieux de l'amitié, du jugement des autres. Savoir ce que l'on veut, l'oser dire, n'est pas de la superbe, est simplement du courage (8).*

Jean LACROIX

---

8. Préface à *Le Jambot*, Éd. Jacques Antoine, p. 8.